

Section Plongée Sous-marine  
20-22 avenue des Pebrons  
13008 Marseille

# LEMORSE

**Numéro 246 – Août 2021**



Marseille-Sports Loisirs  
Culture  
Siège Social  
10 rue Girardin  
13007 Marseille  
[www.mslc.fr](http://www.mslc.fr)

## ***Plongée Mi-août chez les Morses***

Jean-Claude Eugene

8 h Rendez-vous au club de "Callelongue", pour un départ à 8h30 et une seule rotation pour ce 14 Août. Nous étions 16 plongeurs et plongeuses, direction les "moyades".

Arrivée sur les lieux, on s'est accroché sur une des bouées d'ancrage, me voici dans l'eau avec un bon petit courant, une eau en surface à 21° et à 18° au fond.

Avec moi j'avais pour compagnons de plongée Gisèle, notre nouvelle photographe et Henri notre plus ancien Moniteur.

Nous avons fait le tour de l'îlot des "Moyades" et comme à l'habitude ce lieu est très poissonneux, nous y avons croisé : Mérous, Chapons de belles tailles, Corbs, Murènes, Rougets, Loups (*Bars pour ceux de l'Atlantique*) etc.





Après 56 mn de plongée, à une profondeur maxi de 20 mètres, j'ai fait mon palier de sécurité au pied d'une bouée d'ancrage, où François, ma fait de très belles photos, merci car en tant que vidéaste je n'ai pas souvent de photos de mes zigues sous l'eau équipé de ma Go pro et mon éclairage.



Ce qui m'a permis de la prendre en photo avec ma caméra.

## ***Plongée au Masculin !***

Jean-Claude Eugene

Aujourd'hui nous étions 7 Morses : Henri, Jean Pierre, Marc, Mario, Mohamed, Guy et Jean-Claude pour une plongée sur la grotte à Pérez et les Arches de Plane. Une plongée entre hommes!



Après s'être amarré à une des bouées d'ancrage, nous voici parti dans une eau à 15° avec une bonne visibilité. Après avoir visité la grotte à Pérez, nous sommes retournés sur les Arches de Plane où il y avait une sacrée palanquée de plongeurs avec même un baptême.



En effet à notre sortie de l'eau, il y avait 11 bateaux de plongeurs, ce qui explique les nombreux plongeurs et plongeuses que nous avons croisés.

## ***Algue invasive***

Martine Malegue

Le 06 août se tenait à Callelongue une réunion sur l'algue verte invasive. Il y avait du beau monde: les responsables du Parc, les élus de la mairie, de la métropole, de l'environnement, etc...

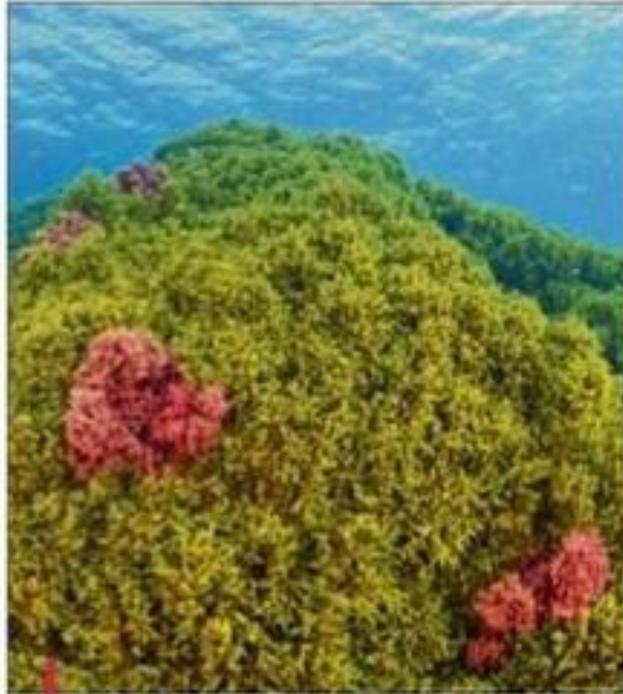
Et personne n'a été en mesure de donner une réponse concrète.

Les Callelonguais sont inquiets pour leur santé, il faut reconnaître qu'après un fort coup de vent l'algue se détache et vient s'amonceler sur le glissant en une épaisse couche qui pourrit et dégage une forte odeur pestilentielle dans toute la calanque.

# L'algue invasive prolifère à folle allure dans les calanques

**M**on premier est brun, mon second est envahissant, mon tout vient du Japon, qui suis-je ? *Rugulopteryx okamurae*. Une espèce d'algue originaire de l'océan pacifique qui envahit les fonds marins des calanques de Marseille. Apparue près de l'Île Maïte il y a quelques années, l'algue se propage aujourd'hui à une allure incroyable entre Callelongue et Marseilleveyre (8<sup>e</sup>) et inquiète la population. Face à ce phénomène a priori incontrôlable, pêcheurs et baigneurs s'interrogent sur un potentiel risque sanitaire car toute algue qui s'échoue sur une plage peut fermenter et émettre un gaz, l'hydrogène sulfurisé, nocif à haute dose.

Face aux préoccupations des habitants, trois associations de Callelongue (groupe nautique,



Une algue brune, originaire d'Asie, envahit les fonds marins de Callelongue et Marseilleveyre et inquiète les habitants. *THOMAS DE*

**"L'algue va envahir toute la radé, avec les JO, ça va être beau !"**

plongeurs de MSLC et CIO) ont organisé, lundi soir sur le terrain de boules, une réunion publique en présence de scientifiques et représentants des institutions concernées. Là, Sandrine Buiton, enseignant-chercheur à l'Institut méditerranéen d'océanologie, a d'abord tenté d'éclairer l'assistance : " Cette algue est connue pour venir du Japon, elle a été observée pour la première fois en Méditerranée en 2010 autour de l'étang de Thau (Occitanie) où sont élevés des huîtres. Puis en 2016, les Espagnols ont vu une prolifération de l'espèce dans la zone de Gibraltar. Elle produit énormément de biomasses et se détache facilement de la roche pour s'échouer au fond. Dans la région, nous suivons sa progression depuis 2019 et l'algue

gagne désormais la Côte bleue, explique la scientifique. Nous sommes passés de 5m linéaires de côte à plus de 10 en une année, ça a explosé ! L'algue se serait introduite chez nous par le commerce d'ourins et se répand par bouturage. À l'heure actuelle on ne lui connaît pas de prédateur et comme elle n'est pas dans son milieu naturel, *Rugulopteryx okamurae* devient invasive et domine tout le paysage, les autres algues disparaissent."

"Est-ce que c'est toxique ?" demandaient les habitants. Pas de réponse. "Car ici, on est tous parents ou grands-parents, on veut savoir si nos petits peuvent se baigner en sécurité ! On n'est pas là pour trouver des coupables mais faites une commission, appelez-la comme vous

voulez mais on veut des réponses claires car aujourd'hui, nos calanques sont sacrifiées, interpellait Guy Barotto, président du CIO Callelongue-Marseilleveyre. L'algue est invasive, elle sent mauvais et pourrit nos fonds marins. Que va devenir aussi cette biodiversité ?"

## Et la biodiversité marine ?

" Il n'y a plus de vie sous ce tapis d'algue japonaise, il y a 80cm d'épaisseur, c'est une horreur ! Depuis trois ans, la situation s'est aggravée, aujourd'hui, c'est catastrophique, quand on observe les fonds, on ne voit plus rien, déplore François Scorsonelli, président du club de plongée de Callelongue. Y a-t-il un risque ? Des prélèvements ont-ils été réalisés ? Quels sont les résultats ? On veut savoir."

Autour de la table, malheureusement, personne n'était vraiment en mesure d'apporter de réponse concrète. Christine Juste, adjointe EELV à l'environnement, s'étonnait que la Métropole, gestionnaire des ports, n'ait pas mis en place un protocole de surveillance. "La mondialisation s'est invitée chez nous, cette espèce met en danger notre écosystème et on est bien en peine de trouver des solutions. L'attente un effort de la Métropole, la Ville n'est pas censée intervenir dans un port... ", évacuait l'élue. À son tour, Lionel Rossi, directeur adjoint aux ports et à l'environnement de la Métropole, indiquait ne pas être parvenu à obtenir d'information sur la toxicité ou non de l'algue : " Le problème ce n'est pas de l'enlever, c'est de savoir ce qu'on en fait. Les services déchets me demandent une fiche technique. Qu'est-ce que je dis ?"

"Oh mais c'est le serpent qui se mord la queue ! Comment vous allez vous en sortir si l'on fait la commission de la commission ? Vous êtes tous là ! Sauf qu'il y a urgence, toute l'économie nautique est impactée et on a l'impression qu'il n'y a pas de mobilisation. L'an prochain, le problème sera sur toute la radé. Avec les JO en 2024, ça va être beau !" relevaient avec impatience les riverains.

De son côté, le Parc national des calanques, représenté par son directeur adjoint Nicolas Chardin, ne prenait pas position sur cette nouvelle guéguerre de compétences Ville-Métropole et précisait : "La question des jets et une préoccupation majeure qui échappe à nos prérogatives mais on est prêts à participer à des discussions. En revanche, on s'intéresse depuis 2019 à l'expansion de l'algue japonaise sur le territoire et les efforts vont être augmentés." À suivre donc.

**Audrey AVESQUE**

## Paëlla du Cercle nautique à Callelongue

Martine Malegoue

Le samedi soir 14 août sur le terrain de boule, le cercle Nautique de Callelongue organisait, comme chaque année, une paëlla pantagruélique juste en face de notre club.

Quelques Morses ont participé à cette festivité : notre président François et sa femme Brigitte, notre secrétaire Geneviève et Patrick, Martine et Mario.

Nous avons dégusté une excellente Paëlla dans une ambiance très villageoise, rythmée par un groupe de musiciens. Les enfants et petits-enfants des Callelonguais nous présenté un spectacle.



## **Championnat de France**

Martine Malegue

Cette année les 26, 27 et 28 août se déroulait le 40<sup>ème</sup> championnat de France de photo sous-marine organisé par François et toute son équipe dont Martine et Dédé Ruoppolo, Jean-Pierre Nicolini, Brigitte, Geneviève, etc...

L'hébergement était à Ganteaume, au Fort ST Nicolas, un endroit magnifique avec vue imprenable sur le vieux port.

Les plongées partaient du Bateau Jaune, le club de Sylvain Champion. Deux bateaux étaient à notre disposition, celui de l'Archipel nommé le bateau bleu et celui du club de Sylvain, le bateau jaune.

21 compétiteurs, accompagnés de leur "pépettes", se sont démenés pendant trois heures de plongée à la première manche sur le site des Moyades, le jeudi matin où la météo était clémente et à la deuxième manche, toujours de 3 heures, le vendredi sur le site Caveau au Frioul où, par contre, un mistral habituel à notre région s'était levé.



Malgré le stress de la compétition, une ambiance joviale et amicale régnait.

Le vendredi soir le choix des photos s'est réalisé dans une grande salle voutée de la Fédé.



Le palmarès du championnat a eu lieu au Cercle des Nageurs de Marseille aux Catalans, suivit d'un repas de circonstance sur une des terrasses du cercle.

Après le repas, nos gentils organisateurs ont réuni tous les compétiteurs pour fêter ensemble et en intimité ce 40<sup>ème</sup> championnat. Nous avons soufflé les bougies sur trois délicieux gâteaux avec une coupette de soupe de champagne concocté par Martine Ruoppolo.



Cette compétition restera un joyeux souvenir, même si je finis dans les derniers 19/21. Un peu déçue, mais contente d'y avoir participé. Un grand merci à tout le staff organisateur, c'était une belle fête !

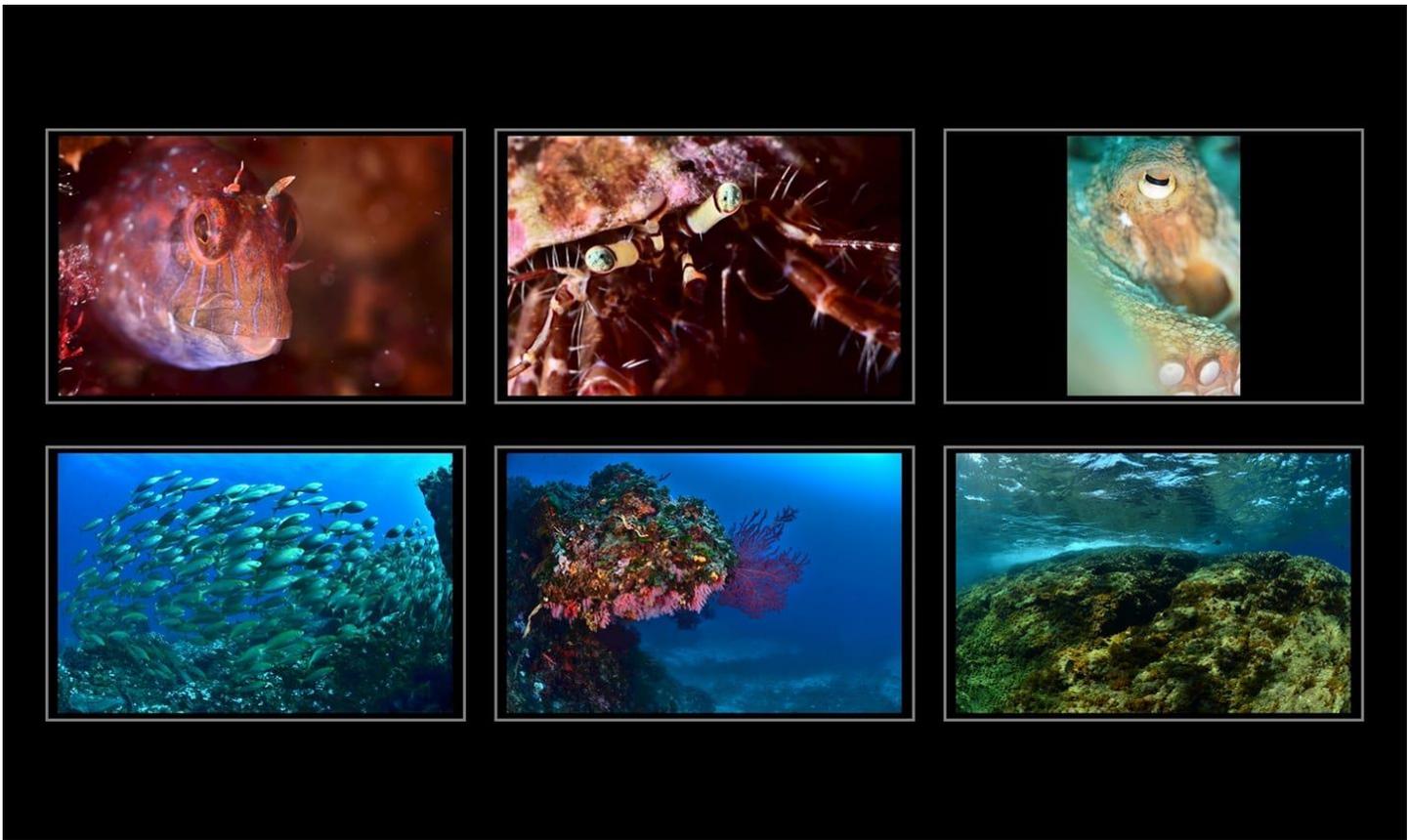
Avec mon Binôme Luc, nous avons fait de notre mieux. Et pourtant Luc avait bien du souci. D'ailleurs merci à lui d'avoir maintenu le cap malgré son chagrin.

Il fallait rendre 6 images :

1. Une macro non poisson
2. Une macro poisson
3. La photo thème (macro ouverture mini)
4. Ambiance mobile
5. Et deux autres ambiances (avec ou sans modèle)

Les morses participants à ce championnat: Laurence pépette de Patrice le basque et Martine photographe avec Luc en pépette.

Ma série



## ***Condoléances à Luc***

Martine Malegue

**Le club présente à Luc toutes ses condoléances pour le décès de son père.**

**"Tu peux compter sur notre soutien et notre amitié"**



## **ZE PESCADOR\_ Chapitre 5**

Martine Malegue

### **Première sortie à Inhaca (Requins léopard, raies nid d'abeille, tortues)**

Mon initiation aux mille et un mystères de la baie de Maputo débuta un weekend d'octobre par une journée de pêche et plongée. Ce serait la première de beaucoup d'autres. Pour l'occasion, nous étions accompagnés d'un des meilleurs amis de Zé, le professeur Ricardo, spécialiste reconnu de l'archéologie sous-marine du Mozambique. Il savait tout sur le commerce entre l'Afrique de l'océan indien, le Moyen-Orient, l'Inde, la Chine et le Portugal. Avec des airs de professeur tournesol, il avait une barbe fournie de vieux marin toute blanche. Il aimait lui aussi la mer passionnément.

« Mise à l'eau à 5h30, dimanche. Rendez-vous 5h30 au Maritimo. Il ne faudra pas tarder car ce sera marée descendante. On ira faire un coup de pêche dans le Sud et une plongée à la Punta Abril. »

Ce programme comblait mes espérances. Je demandais à Dona Gina de préparer la glacière du pique-nique. Ainsi j'étais certain de gagner des points : les rissoles de crevettes et les samossas de poisson de Gina étaient célèbres parmi mes amis. Et la mer, cela creuse. Le plein de boissons, la crème solaire écran total, une casquette que l'on pouvait serrer autour de la tête pour éviter qu'elle ne s'envole, mes cannes flambant neuves remplies de fil 90/100 sur les conseils de Zé, mon équipement de plongée soigneusement révisé, j'étais prêt.

Levé bien avant l'heure, après une courte nuit au cours de laquelle j'avais eu beaucoup de mal à trouver le sommeil, je me rendis au Maritimo aux premières lueurs de l'aube. Zé avait déjà fait le plein d'essence, quatre jerrycans de 20 litres pour les quatre temps du moteur du Pescador: un Yamaha de 100 CV. Le bateau était déjà sorti devant le hangar sur remorque.

Embarqués sur le bateau, Miguel nous poussa avec l'aide du vieux tracteur sur la rampe, cassa la remorque et après une glissade vertigineuse nous voilà déjà dans l'eau. Zé mit en route les moteurs au ralenti pour faire chauffer le moteur pendant quelques minutes. Puis nous partîmes plein gaz, tout d'abord droit sur l'arbre de Noël qui marque le chenal d'entrée du port de Maputo. Alors Zé changea légèrement de cap de manière à contourner le *banco da Xina*, un banc de sable qui se trahissait à marée haute par une concentration de vagues arrivant de tout côté, comme prises de folie. Après plus d'une heure à planer sur l'eau, nous étions en vue de la grande île d'Inhaca qui ferme la baie de Maputo.

Cette île en forme de croissant est séparée par un très étroit canal de la péninsule Santa Maria qui prolonge la réserve des éléphants. Nous fîmes un stop à la première pointe du croissant, là où se trouve la station de biologie maritime de l'Université. Ricardo me fit l'honneur d'une présentation de cette station de recherche qui semblait figée dans le temps. Dans un jardin parsemé de frangipaniers à l'odeur entêtante, se trouvait une sorte de cabinet de curiosités où l'on pouvait voir des multitudes de bocaux de formol, de toutes tailles et de toutes les formes, remplis d'étoile de mer, d'holothuries, de bébés requins marteau et autres créatures étranges ... Les murs étaient couverts d'étagères présentant coquillages, gorgones et diodons séchés, morceaux de corail, une scie de poisson-scie et mille autres spécimens marins recouverts de poussière ...

Passée cette première pointe s'ouvrait l'intérieur du croissant, le *saco*. C'est une zone très protégée, qui se découvre avec la marée. A marée basse, il ne reste plus qu'un étroit chenal que nous empruntions en effrayant les flamands roses qui se nourrissaient sur ses bords. L'impression de découvrir un bout du monde, de partager un secret bien gardé m'envahit. Tout était si beau. J'admirais ces hautes dunes de sable, couvertes d'une végétation

luxuriante, où les chants d'une multitude d'oiseaux se mélangeaient. Tout semblait encore vierge et préservé de l'empreinte humaine

Nous fîmes une seconde escale à la pointe de Santa Maria pour escalader la plus grande dune. Devant nous se présentait le canal de Santa Maria débouchant sur un Océan indien que l'éclatant soleil avait paré d'un bleu marine intense. Vers le Nord, il était possible de contempler dans sa totalité l'île d'Inhaca. Vers le sud se dessinait la pointe Abril et commençait une plage déserte qui semblait n'avoir aucune fin. Un immense terrain de jeux se découvrait, pour nous seuls semblait-il.

\*\*\*

« Il est temps d'aller pêcher, allons-y ! » lança Zé en dévalant la dune à grands sauts. Nous lui emboitâmes le pas avec allégresse. Le puissant courant sortant dessinait des courbes sur la surface de l'eau, au niveau de la fin du canal de Santa Maria. Le temps était calme. Pourtant un résidu de houle levait des vagues qui se brisaient contre le courant et semblait fermer la sortie du canal. Je me demandais comment nous allions donc pouvoir sortir par ce chemin. Zé ne semblait pas plus impressionné que cela. Il fit quelques tours sur lui-même avec le semi rigide, calculant le meilleur intervalle par rapport à la taille et la période des déferlantes et choisit son moment.

« Accrochez-vous, c'est parti ». J'agrippai la main courante en inox à sa gauche, Ricardo fit de même à tribord et, les gaz au maximum, Zé nous emmena droit sur la première vague. A peine remis de l'impression de décollage qu'arrivait une seconde vague dans un déferlement d'écume. Mais Zé manœuvrait habilement et nous avons déjà passé la partie dangereuse. Il ne restait plus qu'une houle sans danger.

Bientôt, toutes les cannes dépassaient déjà de tous les godets prévus à cet effet, comme des antennes. Sur son petit semi-rigide de 6 mètres, Zé arrivait en jouant sur les longueurs à traîner quatre cannes en même temps: deux verticales derrière, plus deux à 45° à l'avant. Il fallait jongler avec les distances entre les leurres pour éviter de créer une gigantesque pelote. Ce qui arrivait parfois comme j'allais le découvrir, surtout dans les virages pris un peu court.

Octobre, c'était le début de la saison des thons. Zé scrutait l'horizon à la recherche de banc de mouettes. Si les oiseaux se mettent à plonger pour manger, il est probable m'expliquait-il que les thons faisaient de même sous la surface. Nous trainions tranquillement nos leurres à bonne distance du rivage, mais en vue de la côte. Je regardai défiler cette plage sauvage rythmée de loin en loin de pointes dont les noms me deviendraient familiers au fur et à mesure de nos sorties : *Ponta Abril*, *Ponta Techobanine*, *Ponta Dobela*, *Ponta Mamoli*, *Ponta Malongane* jusqu'à *Ponta do Oro* qui faisait frontière avec l'Afrique du sud.

Les longues séances de traîne étaient propices au bavardage. Zé et Ricardo me racontèrent la fois où ils avaient perdus l'hélice à la suite d'une rupture de la goupille. Heureusement, le vent dominant au Mozambique pousse vers la côte. Aussi, à l'aide d'une serviette de plage grée sur une rame, ils avaient fini par atterrir sur cette plage de la réserve des éléphants où ils avaient pu attendre sans crainte les secours. Mais pour me rassurer, Zé ajouta que depuis cet épisode il avait toujours une hélice de rechange.

Ricardo ne tarda pas à apercevoir quelques mouettes en chasse, d'imperceptibles points noirs à l'horizon que je finis par entrevoir grâce aux indications de mes camarades. Nous modifiâmes notre cap pour faire route vers ce minuscule indice. C'était en fait des sternes. Nous les distinguons de mieux en mieux plonger vers la surface et ramener des alevins. « Ils sautent, c'est des thons » s'exclama Zé. En effet, on voyait parfois au milieu des oiseaux et de ce bouillonnement de la surface un thon sortir de l'eau, emporté dans son élan. Et puis

subitement les quatre cannes partirent en même temps. En un instant, nous étions passés de l'état de promenade à celui de branle-bas.

J'attrapais ma canne encore toute flambant neuve, le moulinet ne cessait de dérouler à toute vitesse le fil de nylon. Du coin de l'œil, je vis Zé ramener rapidement un thon sur une canne, puis un second sur une autre canne pendant que Ricardo se débrouillait comme il pouvait avec la sienne. Cela faisait déjà un certain temps que mes camarades avaient fini de remiser leurs proies dans le puisard réservé à cet effet et de nettoyer à grand seau d'eau le bateau, alors que j'étais toujours à lutter péniblement.

« Serre le frein, serre le frein ! » me disait Zé. Bien entendu, je ne comprenais pas trop le sens d'un frein sur une canne. Je souffrais le martyre en silence, la canne me massacrant les abdominaux avec constance. Soudain je sentis le poisson s'agiter et trembler. Le fil repartit de plus bel, cette fois droit vers le fond pendant quelques secondes. Puis plus rien, plus aucune tension. Je reprenais rapidement le fil pour voir apparaître une moitié de thon. La partie de la queue avait disparu et laissait apparaître une belle marque circulaire. Le requin n'avait fait qu'une bouchée de sa part.

\*\*\*

Le soleil était au zénith, la chaleur implacable. Pas une ombre sur le Pescador pour s'abriter. Seule la marche à petite vitesse du bateau pour trainer les leurres provoquait une très légère brise qui nous empêchait de défaillir. Alors Zé décréta qu'il était temps d'aller faire faire un tour sous la surface pour se rafraîchir. Ancrés à quelques encablures de la pointe Abril, nous sortîmes les bouteilles et notre équipement de plongée. Ricardo ferait le guet en surface. J'étais à la fois impatient et un peu inquiet. Etait-ce bien raisonnable d'entrer dans l'eau après avoir abandonné la moitié de sa prise à un requin ? Pas question de flancher, je suivais Zé.

Ce serait la première d'une longue série de plongées au Mozambique. Zé me faisait l'honneur de pénétrer dans son royaume sous-marin. S'ils étaient plusieurs à pratiquer la pêche en surface sous toutes ses formes, le monde des profondeurs de la baie de Maputo semblait n'appartenir qu'à lui.

Le scaphandre autonome restait une invention encore relativement récente, la clé d'accès à l'espace sous-marin compris entre zéro et soixante mètres. En Méditerranée, j'avais déjà plongé, bien encadré sur des sites connus et balisés. Mais ici au Mozambique, la plongée sous-marine était arrivée beaucoup plus tardivement. Et malgré une population conséquente, la capitale Maputo était bien trop éloignée des sites de plongée pour permettre à un club de plongée d'exercer commercialement. De plus, les conditions de mer étaient la plupart du temps difficiles pour des clients non amarinés. Tout ceci avait contribué à préserver quelques dizaines d'années de plus cette tâche blanche sur la carte, cette *terra incognita* pour nous seuls. La baie de Maputo et ses alentours serait notre royaume quasi-exclusif, il appartiendrait à nous seul de le découvrir et d'en nommer les points remarquables.

J'allais découvrir une autre manière de plonger, peu orthodoxe, mais qui me conviendrait parfaitement. Zé, obsédé par ses coquillages, restait près de l'ancre pour s'assurer qu'elle ne dérape pas, à retourner quelques mètres carrés de sable afin de découvrir la nouvelle espèce manquante à sa collection. Et moi, livré à moi-même, je faisais des explorations « en trèfle », en décrivant des feuilles de taille de plus en plus conséquente au fur et à mesure que je gagnais en confiance et en assurance.

La plongée de la pointe Avril se fait le long d'une cassure de deux à trois mètres de hauteur, frontière entre un plateau rocheux et une étendue de sable qui mène à la plage. Cette cassure concentrait la faune, elle constituait aussi un repère rassurant. Le sable était comme un tapis reconfortant. Que d'émotions contradictoires à gérer lors de ces plongées : j'étais partagé

entre la soif de découverte et la peur de trop m'éloigner. Le plus excitant était les montées d'adrénaline à la découverte d'un nouvel animal de grande taille. J'avancais prudemment le long de la cassure et à chaque pointe, je retenais ma respiration pour passer juste une tête et tenter de surprendre : surprise ?

C'était parfois une monumentale tortue verte, en train de dormir la tête cachée dans un trou. Ou alors une splendide raie à nid d'abeille d'un diamètre de près d'un mètre cinquante suivi d'une longue queue, elles étaient largement plus grandes que moi. Comment oublier mon premier requin léopard ? Il semblait dormir allongé sur le sable. Son corps cannelé était jaune parsemé de taches noires comme l'indiquait si bien son nom. Sa queue était immense, presque aussi longue que son corps. Je l'approchais doucement par derrière en essayant de ne pas respirer. Le pauvre avait un hameçon dans la bouche que je me gardais bien d'enlever même si l'idée me traversa l'esprit.

Un jour, je découvris une petite caverne habitée d'un requin dormeur de près de trois mètres. La première fois, je fus aussi surpris que lui et il me bouscula pour s'enfuir hors de son trou. Les fois suivantes, sachant où il se cachait, je l'observais soit par une petite fenêtre sur le haut de son antre, soit en passant prudemment la tête dans l'entrée. Zé me disait qu'il devait y avoir des requins scies, mais malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi à en surprendre un. Sur le plateau rocheux, j'aperçus deux ou trois fois très furtivement des requins guitare et une unique fois une sous-espèce de requin guitare gris bleu avec des taches blanches et une crête de coq !

Quel bestiaire fascinant ! Pour moi qui il y a quelques mois à peine imaginait que tous les requins étaient plus ou moins identiques, une telle diversité paraissait incroyable. Chaque plongée s'apparentait à un tirage de la loterie : il me fallait impérativement y retourner au plus vite pour tenter ma chance une nouvelle fois et entrevoir une de ces créatures chimériques.

\*\*\*

De retour en surface, Zé nous montrait une par une toutes les trouvailles qu'il avait faites et remisées dans sa banane au cours de la plongée. Cela allait du spécimen gros comme la moitié d'un ongle au splendide sept doigts, dont il donnait au fur et à mesure les noms scientifiques en latin. Puis, toujours pris par sa quête obsessionnelle du coquillage encore inconnu, il décréta que nous avions suffisamment pêché et qu'il était temps de tester ses dernières inventions. Il y en avait de deux types.

La première consistait en un piège fabriqué à l'aide de bouteilles de plastique, que nous devions mouiller par un fond de plus de deux cents mètres. C'était une succession de petites nasses que nous avions pris le soin d'appâter, reliées par une corde à un lest. Nous mouillâmes le tout avec une bouée de signalisation.

La seconde était une sorte de mini-drague que Zé avait bricolée avec des tiges d'acier inox soudées et dotée d'un filet pour récupérer le butin. Nous la trainions avec le Pescador sur des fonds de sable, toujours dans ces zones des deux cent à trois cent mètres inaccessibles aux plongeurs.

Tout était bon pour mettre la main sur ces coquillages des grandes profondeurs. Zé était d'ailleurs connu comme le loup blanc par tous les marins des multiples compagnies de pêches qui opéraient au Mozambique. Ceux-ci ne manquaient jamais de l'appeler au retour de leur campagne. En mer, ils prenaient soin de conserver les coquillages lorsqu'ils évidaient les poissons ou ceux cachés dans une gorgone, une éponge ou un rocher remontés par le chalut. Au premier appel, Zé s'empressait d'enfourcher sa moto pour leur racheter leur petit butin, suivant une échelle dont les marins ignoraient tout, mais suffisamment motivante pour

les intéresser. C'était leur loterie du retour de campagne, le bonus dont le montant semblait décidé par les dieux.

Trainer la drague nous occupa quelques heures, mais sans grand succès malgré un travail fatiguant. Il fallait en effet périodiquement remonter des profondeurs l'engin qui pesait son poids avec un câble difficile à saisir à pleines mains. Comme il se faisait tard, Zé décida d'arrêter la drague et de remonter son piège. Deux cents mètres de bouts à relever c'est long, mais quand enfin les bouteilles arrivèrent en surface, c'était la récompense. Zé s'extasiait de ses prises, mais le plus extraordinaire selon moi nous attendait dans la dernière bouteille : un minuscule requin d'une vingtaine de centimètre, marbré de brun et de blanc, avait réussi à s'introduire dans la nasse. Zé était enthousiaste :

« C'est peut être une nouvelle espèce ! Je vais la congeler en rentrant et l'envoyer à mon ami Sud-africain de l'université de Durban pour identification. »

Le moment de mettre le cap sur le Maritimo était arrivé. Nous cherchions à distinguer dans le soleil couchant la silhouette remarquable de l'hôtel quatre saisons, vestige de la guerre mais dont l'immense carcasse de béton constituait un repère bien pratique. Le retour se faisait dans une lumière déclinante, poussées par les ultimes bouffées des thermiques, au surf en jouant avec les vagues, sourire aux lèvres.